

NOAM CHOMSKY

Danger d'extinction

Changements climatiques
et menace nucléaire

Ouvrage dirigé par Charles Derber,
Suren Moodliar et Paul Shannon

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Nicolas Calvé

écosociété

La menace d'une extinction imminente ne peut plus être ignorée. Il faut l'inscrire au cœur des programmes d'éducation, des projets d'organisation et du militantisme, en faire la toile de fond de toutes les luttes. Mais il ne faut pas la laisser occulter les autres enjeux, car de nombreuses luttes revêtent une importance déterminante, et on ne peut s'attaquer efficacement à cette menace existentielle sans que la population en général en soit consciente et en saisisse l'urgence. Une telle prise de conscience présuppose une grande sensibilité aux souffrances et aux injustices qui affligent le monde, sensibilité qui peut nourrir l'engagement citoyen et la volonté de s'interroger sur les causes des problèmes et les liens qui existent entre eux. Il est vain de lancer des appels à la mobilisation si la population n'est pas disposée à les entendre, et préparer celle-ci demande un travail long et patient, ce qui peut être frustrant pour qui est au fait de l'urgence – réelle – de la situation. Frustrantes ou non, ces étapes préliminaires sont incontournables.

– Noam Chomsky, décembre 2018

AVANT-PROPOS

Charles Derber, Suren Moodliar et Paul Shannon

PAR UN APRÈS-MIDI BRUMEUX de la mi-octobre 2016, peu de temps avant l'élection fatidique de novembre qui portera Donald J. Trump à la Maison-Blanche, une foule nombreuse commence à se rassembler devant Old South Church, église historique de Boston. Bientôt, l'attroupement s'étend au-delà de deux pâtés de maisons. Bien qu'elles anticipent toutes le scrutin imminent avec fébrilité, les personnes présentes ont autre chose en tête. Certaines ont même franchi des frontières pour assister à cet « événement Chomsky », nom donné aux innombrables conférences assorties de discussions où le distingué linguiste et intellectuel accepte de prendre la parole en public. Les jeunes qui attendent sur le trottoir seront bientôt captivés par Noam Chomsky comme l'ont été leurs grands-parents quelque 50 ans auparavant, lorsque celui-ci a contribué à lancer le débat public sur l'intervention des États-Unis au Vietnam, alors en pleine escalade. L'homme s'apprête à livrer une allocution, fondée sur des sources largement accessibles, dans une prose éloquente mais concise, en ayant recours à des arguments et à un vocabulaire immédiatement compréhensibles par la majorité des gens. Si les choses se

déroulent comme d'habitude, la conférence sera suivie d'une longue période d'échanges avec le public pendant laquelle Chomsky répondra aux questions, aux commentaires et même aux invectives, certes moins fréquentes. Il livrera chacune de ses réponses sur le même ton appliqué, placide et respectueux qu'il aura adopté pendant l'exposé principal. Seules les questions portant sur sa vie personnelle feront exception à la règle. Celles-là, il les contournera, les ignorera, les effleurera, voire les écartera habilement. Profondément égalitariste et démocrate, Chomsky considère de toute évidence que ces questions n'ont pas d'importance. Les faits et les arguments qu'il mobilise au service de la « cause du peuple » font de celles-ci des extravagances.

L'enjeu dont il s'apprête à traiter en cet après-midi d'octobre diffère un peu de ceux qu'il a abordés ces dernières années. Son exposé ne portera pas sur quelque atrocité ou infraction commise par une superpuissance. Il s'intitule plutôt « Internationalisme ou extinction ». Ce dernier terme ne se rapporte à aucune politique nationale ou étrangère particulière, mais plutôt au possible anéantissement de presque *toutes* les espèces vivantes de la planète.

Patient, le public rassemblé bavarde à voix basse pour faire passer le temps qui précède l'ouverture des portes. Le titre de la conférence en dit long sur la nature apocalyptique du thème annoncé. Mais comment peut-on préparer des gens, si instruits soient-ils, au fait qu'un conférencier souhaite les inviter à réfléchir à des événements potentiellement funestes pour la plupart des espèces, la leur comprise ? Ce public éprouve sans doute un sentiment comparable à celui du lecteur qui s'ap-

prête à lire un petit livre coiffé d'un titre tout aussi intimidant.

C'est néanmoins ce à quoi s'engage Noam Chomsky : selon lui, la dure réalité des faits et l'emprise des structures sociales peuvent faire l'objet d'un examen rationnel, d'un débat respectueux, d'un échange de perspectives, d'arguments et de concepts clairement formulés, de récits historiques sans artifice, de questionnements stratégiques et d'efforts collectifs en vue de convaincre, de faire pression ou de venir à bout des causes de la destruction. Tous ces éléments rendent compte du caractère implicitement *militant* des conférences de Chomsky.

Ce livre rend compte de cet « événement Chomsky ». Le chapitre 1 reproduit la conférence d'origine, à laquelle nous avons ajouté quelques notes indiquant les sources et orientant le lecteur vers des compléments d'information. Suit le chapitre 2, qui restitue une conversation, tenue à la suite de la conférence, entre Chomsky et Wallace Shawn, militant dévoué surtout connu comme dramaturge et comédien établi. Ami du linguiste, qu'il a rencontré dans les années 1980 au Nicaragua sandiniste, Shawn invite celui-ci à répondre à une question difficile : *Comment convaincre les gens qui n'étaient pas dans la salle de s'intéresser à la situation et d'agir ?*

La réponse de Chomsky est sans doute jugée insatisfaisante par le public, voire par Shawn lui-même. Après quelques considérations sur les diverses occasions de conclure des traités et sur les précédents historiques ayant justifié de tels accords, l'auditoire et Shawn se sont vu offrir ce qu'on pourrait qualifier de

« dogme chomskien » par l'éminent conférencier, qui n'a pas pour autant éludé la question : *Pour convaincre les gens de s'intéresser à la situation et d'agir, il faut leur offrir des faits et des occasions. Ces traités représentaient des occasions.* Mais rien ne garantit que le public agira de manière adéquate. Ce qui revient à affirmer que, implicitement, *l'histoire est entre nos mains, avec notre créativité... et nos limites.*

Pendant la période de discussion avec le public qui a suivi cette conversation (et dont la transcription constitue le chapitre 3) se sont succédé des variantes de la même question et de la même réponse. Bien que le propos sous-jacent de Chomsky soit toujours le même, chacune de ses réponses regorge de détails et est soigneusement formulée en respectant les particularités historiques de chaque sujet abordé et, par conséquent, les interrogations spécifiques que soulèvent les personnes qui souhaitent intervenir. Aucune lutte, si locale et si singulière soit-elle, n'est balayée du revers de la main. Pour les apprentis porteurs de changement, le défi consiste donc à coordonner les luttes particulières avec les luttes globales, notamment avec celles qui concernent l'humanité tout entière.

Respectueux des luttes locales, Chomsky répond expressément à cette question dans le chapitre 4, basé sur des notes rédigées en 2019 en vue d'actualiser son analyse des deux premières années de l'administration Trump. Comme en témoigne le passage cité en épigraphe, la menace d'extinction ne nie aucunement la nécessité des luttes de nature plus immédiate. Mais il est nécessaire de situer ces dernières par rapport à la lutte universelle pour la survie *et* la justice. Il ne faut

pas attendre des gens qu'ils renoncent à leurs besoins immédiats ou à leurs revendications historiques de longue haleine, qui doivent être intégrés au combat contre l'extinction. Une section finale substantielle, le chapitre 5, consiste en une nouvelle conférence où Chomsky élargit le débat à une troisième menace existentielle, la dégradation de la démocratie, laquelle aggrave le bouleversement du climat et la menace nucléaire.

Mais qu'en est-il de la conférence principale ? Dans « Internationalisme ou extinction », Chomsky part de son opposition de longue date à l'armement nucléaire pour présenter une autre menace à « l'expérience humaine vieille de 200 000 ans » : le bouleversement du climat. Il souligne la simultanéité de l'éclosion des deux menaces à la suite de la Seconde Guerre mondiale. Quelques mois avant la conférence, un groupe de travail de l'Union internationale des sciences géologiques a proposé l'adoption du terme « Anthropocène » pour désigner l'époque où l'humanité et ses systèmes sociaux sont devenus de véritables forces naturelles en restructurant la planète sur le plan géomorphologique.

D'abord un obscur concept introduit par des scientifiques soviétiques pour décrire les conséquences à long terme de l'activité humaine sur la nature, l'Anthropocène s'est frayé un chemin dans le discours savant et les grands médias pour désigner l'époque géologique consécutive à l'Holocène, qui s'est amorcé il y a de cela 11 000 ans. Le taux de gaz carbonique dans l'atmosphère, qui n'a jamais été aussi élevé dans l'histoire de l'humanité et ne cesse d'augmenter en raison de la surutilisation des combustibles fossiles, fait partie des instruments permettant de

mesurer objectivement l'impact de l'activité humaine. Dans sa conférence, Chomsky démontre que l'actuel bouleversement est intimement lié à la menace, parallèle, de conflit nucléaire ultime. À partir de 1950 environ, soit au début de l'Anthropocène, s'est produit un phénomène appelé « grande accélération », où la concentration atmosphérique de CO₂ a commencé à grimper en flèche. Elle dépasse aujourd'hui les 400 parties par million (ppm), ce qui représente un taux beaucoup plus élevé que celui de 350 ppm, en deçà duquel la situation est jugée sans danger¹.

Chez les spécialistes de l'environnement et les intellectuels, le terme « Anthropocène » ne fait pas l'unanimité, car il ne tient pas compte des systèmes sociaux qui alimentent la menace. L'éminent historien de l'environnement Jason Moore est d'avis qu'il serait plus juste de désigner l'époque qui commence à la fin du XVIII^e siècle sous le nom de « Capitalistocène », qui rendrait mieux compte de la *cause* de son caractère destructeur.

Chomsky ne se prononce pas sur cette question dans ces pages, mais s'intéresse néanmoins à deux aspects de l'activité humaine qui s'y rapportent. Dans le premier cas, il invite le public à « réfléchir à un phénomène pour le moins extraordinaire : une grande organisation

1. En mars 2019, l'institut océanographique Scripps de San Diego a fait état d'un taux de dioxyde de carbone de 411,97 ppm, alors que celui-ci était de 407,66 ppm en mars 2017. Une telle augmentation indique que, loin de limiter les émissions de CO₂, le monde est sur la voie d'un bouleversement rapide et irréversible du climat. Voir <www.co2.earth>.

politique établie dans le pays le plus puissant de tous les temps se consacre littéralement à l'anéantissement de l'essentiel de la vie sur Terre ». Il évoque ici le Parti républicain des États-Unis, qui refuse de reconnaître la réalité du réchauffement planétaire et poursuit des politiques environnementales dévastatrices. L'auditoire de Chomsky aura sans doute des questions à lui poser sur les forces qui dominent ce parti et le système dans son ensemble.

Dans le second cas, le conférencier propose une réponse indirecte, mais révélatrice. Il cite James Madison, « père fondateur » et quatrième président des États-Unis, qui dénonce « la provocante corruption » d'une époque où « les marchands de titres deviennent la garde prétorienne du gouvernement, à la fois serviteurs et tyrans », et intimident la voix du peuple par « leurs cris et combines² ». Autrement dit, dès les premiers jours de la république américaine, des intérêts privés se sont emparés de l'État et ont retiré tout pouvoir à la population au profit de leur propre logique de maximalisation des profits.

À l'encontre de ces intérêts privés, sur lesquels Chomsky se penche dans d'autres ouvrages (voir l'annexe, « Pour en savoir plus »), le public est invité à explorer les façons dont des pressions de l'élite et de la population peuvent favoriser la coopération internationale. Cependant, indique le conférencier, même de telles pressions peuvent s'avérer insuffisantes pour protéger l'humanité et la planète de la menace d'holocauste

2. James Madison, lettre à Thomas Jefferson, 8 août 1791, cité dans Noam Chomsky, *Futurs proches*, Montréal, Lux, 2011, p. 288.

nucléaire. Il donne l'exemple de deux situations où des gestes provocateurs des États-Unis auraient pu donner lieu à une escalade incontrôlée menant à une guerre nucléaire à grande échelle. Dans ces deux cas, les traités et les mécanismes institutionnels n'ont offert aucune protection. Pendant la « crise des missiles de Cuba » de 1962 comme pendant l'« exercice Able Archer » de 1983, ce sont les décisions prises par des officiers de contrevenir aux procédures et de ne pas rapporter certaines activités menaçantes à leurs supérieurs qui ont offert un sursis à l'humanité. Lors de l'exercice Able Archer, Stanislav Petrov n'a pas transmis une information à son supérieur ; ce faisant, il nous a sauvés d'une destruction probable. Pendant la crise des missiles, Vassili Arkhipov a refusé d'autoriser le lancement de missiles équipés d'ogives nucléaires ; la procédure a fonctionné, mais de justesse : deux autres officiers voulaient autoriser le lancement, mais les règles de procédure exigeaient heureusement l'accord de trois d'entre eux.

Si ces officiers avaient suivi la procédure habituelle, ni Chomsky ni son public n'auraient été présents pour réfléchir aux gestes de ces militaires relativement peu connus.

En valorisant cette forme de résistance individuelle, Chomsky rend bien compte de la fragilité de l'humanité et de la nécessité de réformer l'ordre international. Bien qu'il trouve matière à espoir chez des membres rationnels et lucides de l'élite (il pense ici aux appels de George Schultz, secrétaire d'État sous l'administration Reagan, en faveur d'un gel puis d'une abolition de l'armement nucléaire), il est très conscient du fait qu'il ne faut pas « attendre des pouvoirs en place [...] qu'ils

prennent les mesures nécessaires [...] s'ils ne sont pas contraints de le faire par des mobilisations populaires soutenues ». C'est pourquoi il souligne le caractère exemplaire des « vastes mobilisations populaires » du début des années 1980 contre la prolifération des armes nucléaires.

Pendant la période de questions, Chomsky offre un aperçu de ses engagements personnels. Il raconte entre autres une anecdote à propos d'un centre de recherche sur l'armement, le laboratoire Draper, et précise ainsi la logique stratégique dont découle sa position. Des progressistes qui s'opposaient à ce que des recherches financées par le Pentagone soient menées au MIT réclamaient que celles-ci ne soient plus autorisées *sur le campus*. Les conservateurs, eux, n'avaient aucune objection à ce qu'elles se poursuivent. Selon la position « de gauche », qui est celle de Chomsky, si de telles recherches sont nécessaires, il est préférable qu'elles soient menées *sur le campus*, où elles peuvent être surveillées et débattues par le public. La position progressiste, explique le conférencier, a pour défaut de ne pas faire cesser de telles recherches ; elle se limite à prôner leur relocalisation en des lieux où elles seront à l'abri des contestations de la communauté universitaire. Dans le même esprit, les commentaires de Chomsky sur ce que les militants devraient réclamer, tant à l'échelle locale que de concert avec des acteurs de l'État ou à l'encontre de ces derniers, révèlent le subtil mélange de stratégies pragmatiques et enracinées et d'ambitions visionnaires qui caractérise son point de vue.

En entrant dans l'église, les gens venus assister à la conférence traversent une chapelle garnie de stands

animés par diverses organisations défendant des causes qui leur tiennent à cœur. Si Chomsky propose une vue d'ensemble qui synthétise maints enjeux, de nombreuses luttes particulières tirent parti de sa présence. Bien qu'il n'en soit pas question ici, certaines de ces organisations sont présentées au début de la vidéo qui accompagne ce livre, intitulée *Noam Chomsky: Internationalism or Extinction* (qu'on peut visionner sans frais à l'adresse chomskyspeaks.org). Parmi celles-ci figurent des groupes de solidarité avec Haïti et le Venezuela, des sections locales d'organisations pacifistes ou antinucléaires, des mouvements pour la responsabilité sociale des entreprises, des groupes environnementaux et des organisations socialistes. L'événement, la vidéo et le livre ont été rendus possibles grâce au financement du Wallace Action Fund, dont le fondateur, Randall Wallace, est un lecteur attentif de Chomsky depuis de nombreuses années. Wallace est en outre le petit-fils de Henry Wallace, premier vice-président de Franklin D. Roosevelt, agronome et penseur écologiste dont la candidature à la présidence, en 1948, a offert une mise en garde contre les conséquences possibles de la guerre froide qui commençait alors et que Chomsky aborde dans ces pages.

Face à une analyse aussi sombre, quoique compensée par une foi profonde dans la résistance de la base, on peut se demander, à l'instar d'une personne intervenue lors de la conférence de 2016, « comment peut-on garder le moral ». À cette question, Chomsky offre toujours la même réponse succincte : « Y a-t-il une autre possibilité ? » Pour la plupart des participants, la conclusion, non formulée mais vivement ressentie, consiste à refuser de baisser les bras. On peut imaginer

qu'il en ira de même des lecteurs et des lectrices qui, après avoir lu ce livre, répondront à l'appel urgent à la mobilisation contre la sixième extinction de masse en cours. « Les tâches qui nous attendent sont terrifiantes. On ne peut les remettre à plus tard. »

Charles Derber est professeur de sociologie au Boston College.

Suren Moodliar est directeur et rédacteur en chef de *Socialism and Democracy*.

Paul Shannon est gestionnaire du programme Paix et sécurité économique de l'American Friends Service Committee.